

Le pape François au Chili - Rencontre avec les prêtres, religieux, consacrés et séminaristes



DISCOURS DU SAINT-PÈRE

Cathédrale de Santiago du Chili. Mardi 16 janvier 2018

Chers frères et sœurs, bon soir,

Je me réjouis de pouvoir partager cette rencontre avec vous. J'ai apprécié la façon dont le Cardinal Ezzati progressait en vous présentant : ici il y a, ici il y a... les consacrées, les consacrés, les prêtres, les diacres permanents, les séminaristes, ils sont ici... Me vient à la mémoire le jour de notre ordination ou de notre consécration quand, après la présentation, nous disons : « Me voici Seigneur pour faire ta volonté ». Au cours de cette rencontre, nous voulons dire au Seigneur : « nous voici » pour renouveler notre oui. Nous voulons renouveler ensemble la réponse à l'appel qui un jour a secoué notre cœur.

Et pour ce faire, je crois que cela peut nous aider de partir du passage de l'Évangile que nous avons écouté et de partager trois moments connus par Pierre et par la première communauté : Pierre/la communauté abattue, Pierre/la communauté bénéficiaire de miséricorde et Pierre / la communauté transfigurée. Je fais jouer ce binôme Pierre-communauté parce que l'expérience des apôtres relève toujours de ce double aspect, l'un personnel et l'autre communautaire. Ils vont de pair et nous ne pouvons pas les séparer. Nous sommes certes appelés personnellement, mais toujours à faire partie d'un groupe plus grand. Le *selfie* vocationnel n'existe pas, il n'existe pas. La vocation exige que la photo te soit prise par un autre ; on n'y peut rien ! Les choses sont ainsi.

1. *Pierre abattu, la communauté abattue.*

J'apprécie toujours le style des Évangiles qui ne décore pas ni n'embellit pas les événements, et ne les dépeint pas plus beaux. Il nous présente la vie comme elle vient et non comme il faudrait qu'elle soit. L'Évangile ne craint pas de nous présenter les moments difficiles, et même conflictuels que les disciples ont traversés.

Recomposons la scène. Ils avaient tué Jésus ; certaines femmes disaient qu'il était vivant (Lc 24, 22-24). Même si elles ont vu Jésus Ressuscité, l'évènement est si fort que les disciples auront besoin de temps pour comprendre ce qui s'est passé. Luc dit : "leur joie était telle qu'ils ne pouvaient pas croire". Il leur faudra du temps pour comprendre ce qu'il leur est arrivé. Compréhension qui leur viendra à la Pentecôte, avec l'envoi de l'Esprit Saint. L'apparition du Ressuscité prendra du temps pour trouver une place dans le cœur des siens.

Les disciples retournent à leurs lieux d'origine. Ils vont faire ce qu'ils savent faire : pêcher. Non pas tous, seuls quelques-uns. Divisés ? Dispersés ? Nous ne le savons pas. Ce que nous disent les Écritures, c'est qu'ils n'ont rien pêché. Les filets sont vides.

Cependant il y avait un autre vide qui pesait inconsciemment sur eux : le désarroi et le trouble à cause de la mort de leur Maître. Il n'est plus, il a été crucifié. Cependant ce n'était pas seulement lui qui a été crucifié, mais eux aussi, parce que la mort de Jésus a mis en évidence un tourbillon de conflits dans le cœur de ses amis. Pierre l'a renié, Judas l'a trahi, les autres ont fui et se sont cachés. Seule une poignée de femmes et le disciple bien-aimé sont restés. Les autres s'en sont allés. En l'espace de quelques jours, tout s'est effondré. *Ce sont les heures de désarroi et de trouble dans la vie du disciple.* Dans les moments « où la poussière des persécutions, des épreuves, des doutes, etc. est soulevée par les événements culturels et historiques, il n'est pas facile trouver le chemin à suivre. Il existe diverses tentations propres à ces moment-là : agiter des idées, ne pas prêter l'attention adéquate au problème, faire trop de cas des persécuteurs... Et il me semble que la pire de toutes les tentations, c'est de rester là à ruminer le chagrin » (Jorge M. BERGOGLIO, *Las cartas de la tribulación*, 9, Ed. Diego de Torres, Buenos Aires 1987.). Oui, rester là à ruminer le chagrin. Et c'est ce qui est arrivé aux disciples.

Comme nous le disait le Cardinal Ezzati, « la vie sacerdotale et la vie consacrée au Chili ont traversé et traversent des heures difficiles de turbulences et des difficultés non négligeables. Parallèlement à la fidélité de l'immense majorité, l'ivraie du mal s'est développée avec son cortège de scandale et d'abandon ».

Moment de turbulences. Je connais la douleur qu'ont signifiée les cas d'abus commis sur des mineurs et je suis de près ce que l'on fait pour surmonter ce grave et douloureux mal. Douleur pour le mal et la souffrance des victimes et de leurs familles, qui ont vu trahie la confiance qu'elles avaient placée dans les ministres de l'Église. Douleur pour la souffrance des communautés ecclésiales, et douleur pour vous, frères, qui, en plus de l'épuisement dû à votre dévouement, avez vécu la souffrance qu'engendrent la suspicion et la remise en cause, ayant pu provoquer chez quelques-uns ou plusieurs le doute, la peur et le manque de confiance. Je sais que parfois vous avez essuyé des insultes dans le métro ou en marchant dans la rue, qu'être « habillé en prêtre » dans beaucoup d'endroits se « paie cher ». C'est pourquoi je vous invite à ce que nous demandions à Dieu de nous donner la lucidité d'appeler la réalité par son nom, le courage de demander pardon et la capacité d'apprendre à écouter ce que le Seigneur est en train de nous dire et à ne pas ruminer le chagrin.

J'aimerais ajouter en outre un autre aspect important. Nos sociétés sont en train de changer. Le Chili d'aujourd'hui est bien différent de celui que j'ai connu dans ma jeunesse, quand je me formais. Sont en train de naître de nouvelles et différentes formes culturelles qui ne cadrent pas avec les repères connus. Et il faut reconnaître que, souvent, nous ne savons pas comment nous insérer dans ces nouvelles circonstances. Souvent, nous rêvons des « oignons d'Égypte » et nous oublions que la terre promise est devant, pas derrière. Que la promesse date d'hier mais est faite pour l'avenir.

Et nous pouvons donc céder à la tentation de nous enfermer et de nous isoler pour défendre nos approches qui finissent par devenir rien de plus que de bons monologues. Nous pouvons être tentés de penser que tout va mal, et au lieu d'annoncer une « bonne nouvelle », la seule chose que nous annonçons, c'est l'apathie et la désillusion. Ainsi nous fermons les yeux face aux défis pastoraux en croyant que l'Esprit n'aurait rien à dire. Ainsi nous oublions que l'Évangile est un chemin de conversion, non seulement pour « les autres », mais pour nous aussi.

Que cela nous plaise ou pas, nous sommes invités à affronter la réalité telle qu'elle se présente à nous. La réalité personnelle, communautaire et sociale. Les filets –affirment les disciples- sont vides, et nous pouvons comprendre les sentiments que cela génère. Ils reviennent à la maison sans grandes aventures à raconter ; ils reviennent à la maison les mains vides ; ils reviennent à la maison, abattus.

Que reste-t-il de ces disciples forts, enthousiastes, qui se donnaient des airs, qui se sentaient choisis et qui avaient tout quitté pour suivre Jésus ? (cf. *Mc* 1, 16-20) ; que reste-t-il de ces disciples sûrs d'eux-mêmes prêts à aller en prison et qui iraient jusqu'à donner leur vie pour leur Maître (cf. *Lc* 22, 33), et qui pour le défendre voulaient faire descendre du feu sur la terre (cf. *Lc* 9, 54) ; pour lequel ils dégaineraient l'épée et combattraient ? (cf. *Lc* 22, 49-51), que reste-t-il du Pierre qui apostrophait son Maître sur la manière dont celui-ci devrait gérer sa vie et sur son programme de rédemption ? Le chagrin (cf. *Mc* 8, 31-33).

2. Pierre bénéficiaire de miséricorde, la communauté bénéficiaire de miséricorde

C'est l'heure de vérité dans la vie de la première communauté. C'est l'heure où Pierre a été confronté à une partie de lui-même. À la partie de sa vérité que tant de fois il n'a pas voulu voir. Il a fait l'expérience de ses limites, de sa fragilité, de son être de pécheur. Pierre, l'homme de tempérament, le chef impulsif et sauveur, avec une bonne dose d'autosuffisance et un excès de confiance en lui-même ainsi qu'en ses capacités, a dû accepter sa faiblesse et son péché. Il était aussi pécheur que les autres, il était aussi démuni que les autres, il était aussi fragile que les autres. Pierre a déçu celui qu'il avait promis de protéger. Heure cruciale dans la vie de Pierre.

Comme disciples, comme Église, la même chose peut nous arriver : il existe des moments où nous ne nous retrouvons pas devant nos exploits, mais devant notre faiblesse. Heures cruciales dans la vie des disciples, pourtant c'est en ces heures que naît l'apôtre. Laissons-nous guider par le texte.

« Quand ils eurent mangé, Jésus dit à Simon-Pierre : “Simon, fils de Jean, m'aimes-tu vraiment plus que ceux-ci ?” » (*Jn* 21, 15).

Après le repas, Jésus invite Pierre à faire un tour et l'unique parole est une interrogation, une interrogation d'amour : M'aimes-tu ? Jésus ne s'oriente pas vers la réprimande ni vers la condamnation. La seule chose qu'il veut faire, c'est de sauver Pierre. Il veut le sauver du danger de rester enfermé dans son péché, de rester là à “ruminer” le chagrin, fruit de ses limites ; le sauver du risque de laisser s'effondrer, à cause de ses limites, tout ce qu'il avait vécu de bien avec Jésus. Jésus veut le sauver de l'enfermement et de l'isolement. Il veut le sauver de cette attitude destructrice qui consiste à se faire passer pour une victime, ou au contraire, à tomber dans un « toujours le même » et qui, au bout du compte, finit par édulcorer n'importe quel engagement avec le relativisme le plus nocif. Il veut le libérer du fait de considérer celui qui s'oppose à lui comme un ennemi, ou de ne pas accepter avec sérénité les contradictions ou les critiques. Il veut le libérer de la tristesse et spécialement de la mauvaise humeur. Avec cette question, Jésus invite Pierre à écouter son cœur et à apprendre à *discerner*. Car « ce n'est pas le propre de Dieu de défendre la vérité au détriment de la charité, ni la charité aux dépens de la vérité, ou l'équilibre au détriment des deux, il faut discerner. Jésus veut éviter que Pierre ne devienne un vrai destructeur, ou un menteur charitable ou une personne perplexe paralysée » (cf. *Ibid.*), comme cela peut nous arriver dans ces situations.

Jésus a interrogé Pierre sur son amour et il a insisté auprès de lui jusqu'à ce qu'il puisse lui donner une *réponse réaliste* : « Seigneur, toi, tu sais tout : tu sais bien que je t'aime » (*Jn 21, 17*). C'est ainsi que Jésus l'a confirmé dans sa mission. C'est ainsi qu'il devient définitivement son apôtre.

Qu'est-ce qui consolide Pierre comme apôtre ? Qu'est-ce qui nous maintient apôtres ? Une seule chose : « nous avons été traités avec miséricorde », « nous avons été traités avec miséricorde » (*1 Tm 1, 12-16*). « Au cœur de nos péchés, de nos limites, de nos misères ; au milieu de nos nombreuses chutes, Jésus Christ nous a vus, il s'est approché, il nous a donné sa main et nous a traités avec miséricorde. Chacun d'entre nous pourrait en faire mémoire, en repensant à toutes les fois où le Seigneur l'a vu, l'a regardé, s'est approché et l'a traité avec miséricorde » (*Message Vidéo au CELAM à l'occasion du Jubilé extraordinaire de la Miséricorde sur le Continent américain, 27 août 2016*). Je vous invite à le faire. Nous ne sommes pas ici parce que nous serions meilleurs que les autres. Nous ne sommes pas des superhéros qui, de leur hauteur, descendent pour rencontrer des « mortels ». Mais plutôt, nous sommes envoyés avec la conscience d'être des hommes et des femmes pardonnés. Et c'est la source de notre joie. Nous sommes consacrés, pasteurs à la manière de Jésus blessé, mort et ressuscité. Le consacré – et quand je dis consacrés je veux dire tous ceux qui sont ici - est celui qui trouve dans ses blessures les signes de la Résurrection. Il est celui qui peut voir dans les blessures du monde la force de la Résurrection. Il est celui qui, à la manière de Jésus, ne va pas à la rencontre de ses frères avec le reproche et la condamnation.

Jésus Christ ne se présente pas aux siens sans ses blessures ; précisément c'est grâce à ses blessures que Thomas peut confesser sa foi. Une Église avec des blessures est capable de comprendre les blessures du monde d'aujourd'hui, et de les faire siennes, de les porter en elle-même, d'y prêter attention et de chercher à les guérir. Une Église avec des blessures ne se met pas au centre, ne se croit pas parfaite, mais elle place au centre le seul qui peut guérir les blessures et qui a pour nom : Jésus Christ.

La conscience d'être nous-mêmes blessés nous libère ; oui, elle nous libère du risque de devenir autoréférentiels, de nous croire supérieurs. Elle nous libère de cette tendance « prométhéenne de ceux qui, en définitive, font confiance uniquement à leurs propres forces et se sentent supérieurs aux autres parce qu'ils observent des normes déterminées ou parce qu'ils sont inébranlablement fidèles à un style catholique justement propre au passé » (*Exhort. ap. Evangelii Gaudium, n.94*).

En Jésus, nos blessures sont ressuscitées. Elles nous rendent solidaires ; elles nous aident à détruire les murs qui nous enferment dans une attitude élitiste pour nous encourager à construire des ponts et aller à la rencontre de tant de personnes assoiffées du même amour miséricordieux que seul Christ peut nous offrir. Que de fois « rêvons-nous de plans apostoliques, expansionnistes, méticuleux et bien dessinés, typiques des généraux défaits ! Ainsi nous renions notre histoire d'Église, qui est glorieuse en tant qu'elle est histoire de sacrifices, d'espérance, de lutte quotidienne, de vie dépensée dans le service, de constance dans le travail pénible, parce que tout travail est accompli à la sueur de notre front » (*Ibid.*, n.96). Je vois avec une certaine préoccupation qu'il existe des communautés qui vivent, mues plus par le découragement de ne plus être à l'affiche, par le souci d'occuper les espaces, de paraître et de se montrer, que par celui de se retrousser les manches et de sortir afin de toucher la réalité difficile de notre peuple fidèle.

Qu'elle est lourde d'interrogation, la réflexion de ce saint chilien qui faisait remarquer : « Elles seront, en effet, fausses méthodes toutes celles qui seraient imposées en raison de l'uniformité ; toutes celles qui prétendent nous conduire à Dieu en nous faisant perdre de vue nos frères ; toutes celles qui nous font fermer les yeux sur l'univers, au lieu de nous apprendre à les ouvrir pour tout élever vers le Créateur de tout être ; toutes celles qui rendent égoïstes et nous conduisent à nous replier sur nous-mêmes » (*SAN ALBERTO HURTADO, Discurso a jóvenes de la Acción Católica, 1943*).

Le peuple de Dieu n'attend pas de nous ni nous demande que nous soyons des superhéros, il veut des pasteurs, des hommes et des femmes consacrés, qui aient de la compassion, qui sachent tendre la main, qui sachent s'arrêter devant la personne à terre et, comme Jésus, qui aident à sortir de cette obsession de « ruminer » le chagrin qui empoisonne l'âme.

3. Pierre transfiguré, la communauté transfigurée

Jésus invite Pierre à discerner et, ainsi, commencent à prendre force de nombreux événements de la vie de Pierre, comme le geste prophétique du lavement des pieds. Pierre, lui qui a résisté avant de se laisser laver les pieds, commence à comprendre que la véritable grandeur passe par le fait de se faire petit et serviteur (« Si quelqu'un veut être le premier, qu'il soit le dernier de tous et le serviteur de tous » [Mc. 9,35]).

Quelle pédagogie de la part de notre Seigneur ! Du geste prophétique de Jésus à l'Église prophétique qui, lavée de son péché, n'a pas peur de sortir pour servir une humanité blessée.

Pierre a connu dans sa chair la blessure non seulement du péché, mais aussi de ses propres limites et faiblesses. Pourtant il a découvert en Jésus que ses blessures peuvent être un chemin de Résurrection. Connaître Pierre abattu pour connaître Pierre transfiguré est l'invitation à passer d'une Église de personnes abattues en proie au chagrin à une Église servante des nombreuses personnes abattues qui se trouvent à nos côtés. Une Église capable de se mettre au service de son Seigneur en celui qui a faim, en celui qui est prisonnier, en celui qui a soif, en celui qui est expulsé, en celui qui est nu, en celui qui est malade... (Mt 25, 35). Un service qui ne s'identifie pas à de l'assistanat ou à du paternalisme, mais à une conversion du cœur. Le problème n'est pas seulement de donner à manger au pauvre, ou de vêtir celui qui est nu, ou d'être aux côtés de celui qui est malade, mais de considérer que le pauvre, la personne nue, le malade, le prisonnier, la personne expulsée sont dignes de s'asseoir à nos tables, de se sentir « à la maison » parmi nous, de se sentir en famille. C'est le signe que le Royaume des Cieux est parmi nous. C'est le signe d'une Église qui a été blessée par son péché, a obtenu miséricorde de la part de son Seigneur, et qui est devenue prophétique par vocation.

Redevenir prophétique, c'est renouveler notre engagement à ne pas vouloir un monde idéal, une communauté idéale, un disciple idéal pour vivre ou pour évangéliser, mais c'est créer les conditions afin que chaque personne abattue puisse rencontrer Jésus. On n'aime pas les situations ni les communautés idéales, on aime les personnes.

La reconnaissance sincère, douloureuse et priante de nos limites, loin de nous éloigner de notre Seigneur, nous permet de revenir vers Jésus en sachant qu'il « peut toujours, avec sa nouveauté, renouveler notre vie et notre communauté, et même si la proposition chrétienne traverse des époques d'obscurité et de faiblesses ecclésiales, elle ne vieillit jamais... Chaque fois que nous cherchons à revenir à la source pour récupérer la fraîcheur originale de l'Évangile, surgissent des voies nouvelles, des méthodes créatives, d'autres formes d'expression, des signes plus éloquents, des paroles chargées de sens renouvelé pour le monde d'aujourd'hui » (Exhort. ap. *Evangelii Gaudium*, n.11). Que cela nous fait du bien à nous tous de laisser Jésus renouveler nos cœurs !

Quand je commençais cette rencontre, je vous disais que nous venions pour renouveler notre oui, avec enthousiasme, avec passion. Nous voulons renouveler notre oui, mais un oui réaliste, parce qu'il est soutenu par le regard de Jésus. Je vous invite à faire dans votre cœur, quand vous serez rentrés chez vous, une espèce de testament spirituel, à la manière du Cardinal Raul Silva Henriquez. Cette belle prière qui commence en disant :

« L'Église que j'aime est la Sainte Église de chaque jour... la tienne, la mienne, la Sainte Église de chaque jour... »

Jésus Christ, l'Évangile, le pain, l'Eucharistie, le Corps du Christ humble chaque jour. Avec des visages de pauvres et des visages d'hommes et de femmes qui chantaient, qui luttèrent, qui souffraient. La Sainte Église de chaque jour ».

Je te demande : Comment est l'Église que tu aimes ? Aimes-tu cette Église blessée qui trouve la vie dans les plaies de Jésus ?

Merci pour cette rencontre. Merci pour l'opportunité de renouveler avec vous le « Oui ». Que Notre-Dame du Carmel vous couvre de son manteau.

Et s'il vous plaît, n'oubliez pas de prier pour moi.